

La mise en mots des Autres : Analyse Littéraire

Swänn Atrema

Qui sont les Autres vu·es par les Autres ?.....	2
Bibliographie.....	7
Annexe: les extraits de texte.....	8
La Perruque, Déwé Gorodé.....	8
Histoire de la Lune, Patricia Grace.....	9
Louisette, Chantal T. Spitz.....	10

Qui sont les Autres vu·es par les Autres ?

J'ai choisi de travailler avec Déwé Gorodé, Patricia Grace et Chantal T. Spitz, trois autrices autochtones océaniennes premières femmes. Elles écrivent depuis leurs terres toujours colonisées et sont engagées sur le sujet des représentations littéraires. Elles explorent également divers genres littéraires, notamment la nouvelle. J'ai sélectionné des extraits de leurs derniers recueils de nouvelles respectifs selon trois critères : moins de trois pages, centré sur une femme autochtone, avec un point de vue externe dès que possible. À travers les nouvelles de *La Perruque*¹ de D. Gorodé, *Louisette*² de C. T. Spitz et *Histoire de la Lune*³ de P. Grace, j'ai relevé plusieurs façons de faire vivre et résonner la présence des Autres : dans la narration et à travers la forme elle-même. Dans ce travail, les *Autres* ne seront pas les Autres des écrits des groupes des dominants. Ici, les personnes dominées qui ne se résument pas qu'à ça seront au centre.

Dans l'ensemble de ces extraits, les Autres peuvent être défini·es par leur appartenance à **des groupes de personnes** comme avec les élèves issu·es de classe sociale différente et bénéficiant du privilège blanc (soit en étant descendant·es des colons, soit en étant nouvellement arrivant·es) de C. T. Spitz : « *ses camarades tout propres qui vomissent son indigence* ». Cette précision « *tout propres* » de C. T. Spitz évoque un certain type de présence de ces Autres : celle de la propagande coloniale et raciste par exemple les affiches publicitaires « *Le savon Dirtoff me blanchit* » (Ruiz-Marmolejo, 2016). Le groupe de mots suivants (« *sa misère misérable minable miteuse est un outrage à leur lustre* ») rappelle cette référence et l'allitération accentue l'effet dégradant des mots choisis pendant que le « *lustre* » renvoie à une brillance, à un prestige. Plus qu'une simple différenciation entre Louisette et les Autres, ces contrastes renforcent une opposition aux écrits racistes et coloniaux. Les personnes blanches, ces Autres sous la plume de C. T. Spitz, deviennent sans nom ou sans

¹ GORODÉ D. (2016) *La Vieille Dame*. Nouméa : Madrépores.

² SPITZ, C. -T. (2022) *Et la mer pour demeure*. Tahiti : Au vent des îles.

³ GRACE P. (2014) *Des petits trous dans le silence*. Tahiti : Au vent des îles.

prénom, un groupe informe, des bouts de corps. L'image qu'·iels pourraient avoir d'elleux-même (être brillant·es) est retournée à leur désavantage. Elle révèle la haute opinion que les Autres ont de leur propre personne/groupe et leur attitude méprisante envers Louisette. À coté, la nouvelliste décrit les interactions sociales et transmet comment elle voit les professionnel·les et camarades : négligeant·es, non passionné·es par leur rôle d'enseignant·es (« *la maîtresse qui reste aveugle à [l]a présence [de Louisette]* », « *tous les enseignants qui traversent sa vie sans l'entrevoir* »), dépourvu·es d'empathie et de solidarité humaine, négligeant·es jusqu'à la non-assistance à personne en danger en laissant Louisette subir les violences physiques, psychologiques et émotionnelles (« *fureurs maternelles* », « *démissions paternelles* », « *malveillances fraternelles* », « *père silencieux qui semble craindre sa femme ses doufres ses violences ses menaces* », « *bonne à tout faire* », « *souffre-douleur de sa mère qui l'oblige de dormir sous la table à manger sans oreiller sans couverture de manger les restes de la famille parfois pourris* »). À cet instant, les Autres sont finalement les adultes face à l'enfant Louisette. C. T. Spitz procède également d'une inversion des récits où les femmes et les personnes non-blanches étaient souvent réduites à leur corporalité. Ici, ce sont les Autres qui deviennent juste « *un regard* », « *un sourire* ». Pour autant, cela signifie en même temps que les Autres restent les dominant·es et conservent un pouvoir de validation envers les personnes dominées. Conjointement, les structures de pouvoir (ici l'école) restent des lieux pour « *apprend[re] pour se donner existence* » mais aussi des lieux qui « *échoue[nt] à la sauver des mauvais[es] de son sort* ». Dans ce court extrait, C. T. Spitz réussit à expliciter les Autres comme à la fois pourvoyeur de violence coloniale mais aussi de violence adultiste venant de l'ensemble des adultes à travers différentes formes (micro-agressions, violences symboliques, physiques, psychologiques et émotionnelles) et de leurs effets sur Louisette comme la désenfantisation (Ouassak, 2020).

Les Autres sont également incarné·es à travers des institutions opérantes, représenté·es dans Louisette de C. T. Spitz par le système scolaire personnifié (« *l'école qui ne l'aime pas*

»), par l'exclusion systémique et institutionnalisée (« *s'ensable dans un centre des Jeunes adolescents* », « *sa descolarisation précoce ne gêne personne* ») ou comme dit plus haut par les marques de désintérêt de la part du corps professoral **et à travers les effets néfastes de leur présence** sur les filles et femmes autochtones et par extension, sur les peuples. Pour étudier ces effets, nous pouvons passer par l'analyse de la description du personnage principal. Par quatre fois, C. T. Spitz mentionne le prénom de Louisette en début de paragraphe en plus de nommer la nouvelle de la même façon. Ici, je n'interprète pas cette insistance comme un renforcement de présence qui sous-entendrait qu'elle serait déjà présente mais plutôt comme le fait de vouloir faire exister Louisette et éviter son effacement déjà signifié (« *sa transparence* »). La répétition du prénom s'inscrit à la fois comme une résistance aux violences subies et comme une revendication de son existence, un soutien à sa lutte déjà présente au quotidien : « *elle apprend pour se donner existence* » et, malgré la dernière phrase qui nous enseigne qu'elle disparaîtra du système scolaire, nous pouvons mieux retenir son prénom : il lui donne une identité et épaisse sa présence. A nouveau, elle n'est pas qu'un corps. De son côté, P. Grace décrit certains effets : « *elle se rendit compte que l'anxiété et le stress y étaient inconnus* ». Ici, j'interroge l'utilisation des concepts de stress et d'anxiété que je rapproche de l'historicisation du concept d'angoisse lui-même (Allouch A., Rabier C. et Vidal-Naquet C., 2021). Je note également une discontinuité dans les croyances et une mutation des pratiques et relations inter-groupes : « *la guerre bien qu'inventée par les atua (...) avait eu tôt fait d'être pratiquée exclusivement par les habitants de la terre* », « *la guerre n'était désormais exécutée que sur fond de paysage terrien* ». J'interprète cela comme consécutif à la colonisation anglaise. La représentation négative de « *domestique* » pourrait également être une interprétation occidentale du rôle de Rona, rôle souvent déprécié car en lien avec le care et assigné aux femmes. Cependant, la fin de l'extrait note une réappropriation des mythes grâce à une reconnaissance de Rona par ses pairs comme « *ancêtre* » et « *digne d'une personne de haute lignée* ». Je suggère que là aussi, les Autres

comme colonisateurs peuvent ainsi être narrés à travers les impacts néfastes sur la santé mentale, la déstabilisation de la culture, des croyances, des relations et équilibres. Avec P. Grace, ces Autres peuvent aussi être **celleux dont nous ne savons pas grand chose** sous le terme « *ennemis* » (et c'est un choix en soi d'à qui nous laissons la place dans l'écriture), ou encore **celleux qui sont sur Terre pendant que Rona rejoint le monde des Ancêtres**, un *Autre monde*. P. Grace semble nous parler du deuil et interroge finalement comment nous nous représentons les personnes qui “décèdent” et la place conservée dans notre quotidien.

Enfin, **les Autres sont aussi parfois des présents brillants par leur absence**. À travers la mise en exergue de l'engagement sans borne des femmes kanak et le fait que Mina ait reçu cette perruque en héritage d'une Vieille, D. Gorodé signale que les hommes à moins d'être des « *colporteurs* » ou des « *cultivateurs de la tribu* » sont bien moins investis dans la création et le maintien de réseaux de coopération, l'économie solidaire et la vaillance à assurer la survie du peuple kanak. Ce texte apparaît comme une large dénonciation de la charge pesant sur les femmes kanak à cause de l'absence d'implication de la part des hommes kanak, et ce à travers les âges. **Enfin les Autres résonnent également à travers la forme**. L'écriture sans ponctuation de C. T. Spitz soulève une question : cette remise en question des normes typographiques n'est-elle pas une marque des Autres en filigrane ? Ce choix typographique, loin d'être anodin, représente une démarche créatrice et potentiellement militante face aux structures de domination. Cela interroge les attentes des Autres sur la manière d'écrire et ce qu'ils considèrent comme le vrai français, ainsi que le lectorat qui pourrait s'arrêter à ce choix. D'ailleurs C. T. Spitz déclare dans une interview : « *Il me semble que l'oral et l'oralité sont un alibi prêt-à-penser pour tenter d'expliquer une utilisation de la langue française qui échappe à beaucoup de canons franco-français et qui semble indisposer certains esprits accrochés à la syntaxe et la grammaire censées produire de la belle œuvre*⁴ ». Ainsi, elle résiste aux normes imposées. Parallèlement, avec le groupe de mots « *les*

⁴OGÈS, A. (2016). *Violences coloniales et écriture de la transgression : Étude des œuvres de Déwé Görödé et Chantal Spitz*. Paris : L'Harmattan.

cultivateurs de la tribu » de D. Gorodé, je questionne ici l'usage du masculin dit neutre par l'Académie Française mais qui ne l'est pas (Viennot, 2020), et qui à mon sens invisibilise le travail des femmes au vu de la phrase suivante : « *Et c'étaient surtout les femmes qui s'impliquaient naturellement dans ce réseau coopératif... qui a permis aux Kanak de se nourrir, de survivre et de résister à près de deux siècles de colonisation.* » Ces Autres, avantageés par la grammaire, participent en plus de l'effacement des femmes kanak : la forme demeure un outil de représentation de l'Autre, parfois contre notre propos.

Pour finir, je note une absence commune à l'ensemble de ces extraits. Dans le Pacifique où Epeli Hau'foa décrit l'océan comme une « mer d'îles »⁵ pour décrire la connexion des peuples du Pacifique entre eux avant tout contact avec les européen·nes, je m'interroge sur les mentions (ou absence de mentions) et les représentations des peuples autochtones d'Océanie non kanak dans les écrits contemporains locaux kanak.

⁵ HAU'OFA, Epeli. (1993) *Notre mer d'îles : essai. Our sea of islands.* Suva : Université du Pacifique.

Bibliographie

- ALLOUCH A., RABIER C. et VIDAL-NAQUET C. (2021), « De l'individu au politique. L'angoisse comme régime d'expérience ». Dans *Tracés. Revue de Sciences humaines*. (38) DOI: 10.4000/traces.11152.
- HAU'OFA E. (1993) *Notre mer d'îles : essai. Our sea of islands*. Suva : Université du Pacifique.
- OGÈS, A. (2016). *Violences coloniales et écriture de la transgression : Étude des œuvres de Déwé Görödé et Chantal Spitz*. Paris : L'Harmattan.
- OUASSAK F. (2020) *La puissance des mères*. Paris : La Découverte.
- RUIZ-MARMOLEJO M. (2016) « Brève histoire du racisme en images ». Dans *Hommes & migrations. Revue française de référence sur les dynamiques migratoires* (1313):136-39. DOI: 10.4000/hommesmigrations.3584.
- UNIVERSITÉ DE LA POLYNÉSIE FRANÇAISE. (2022) *Colloque international : Littérature et politique en Océanie* [vidéo]. Université de la Polynésie française. Disponible à l'URL : <https://www.youtube.com/playlist?list=PLIkB3z3tR8DS0I814AzsVUES01OyPm0qd> (Vérifiée le 16/11/2024)
- VIENNOT É. (2020), *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin ! Petite histoire des résistances de la langue française*. Paris : Editions iXe.

Annexe: les extraits de texte

La Perruque, Déwé Gorodé

Dans *La Vieille Dame*

pages 44-45

Sur le même modèle que les autres, avec Mina, nous encouragions aussi les cultivateurs de la tribu à planter beaucoup pour pouvoir écouler une partie de leur production dans les coopératives et sur les marchés qui se mettaient également en place dans les tribus et dans les villages. Et c'étaient surtout les femmes qui s'impliquaient naturellement dans ce réseau coopératif et qui, aujourd'hui, font vivre de plus en plus la production agricole et artisanale de l'économie solidaire qui a permis aux Kanak de se nourrir, de survivre et de résister à près de deux siècles de colonisation.

Mina avait aussi donné un sens à sa vie dans la mise en place et l'organisation de ce réseau à son niveau, mais qui nécessitait aussi de participer aux réunions et aux journées des femmes qui se sont également multipliées à travers le pays. Avec son dynamisme et sa détermination, elle s'y impliquait totalement. Et elle semblait aussi avoir renoncé à toute vie familiale personnelle pour y œuvrer comme un poisson dans l'eau.

Tard le soir, elle tenait inlassablement les comptes, discutait avec les coopérants, et surtout avec les femmes ou les parentes les plus assidues qui, parallèlement, allaient aussi en formation dès qu'elles le pouvaient. Les colporteurs, sillonnant le pays jour et nuit, n'étaient pas en reste et livraient aussi directement la marchandise, tard le soir.

À se tuer au travail, pendant des années, Mina tomba lentement en léthargie sous le coup d'une longue maladie et des soins qui l'accompagnèrent. Au fur et à mesure des séances de chimio-thérapie, elle perdait peu à peu du poids et surtout ses cheveux.

Elle finit par porter une perruque. Quelque temps après, le bruit se répandit, dans la tribu, qu'une parente travaillant à l'aéroport l'avait reconnue une fois sous cette perruque et ses lunettes noires, aux côtés de l'un des colporteurs les plus assidus de la coopérative, sur l'une des destinations touristiques les plus en vue. D'autres encore les auraient croisés ensemble dans certains couloirs d'hôtel en ville.

Plus tard, sur son lit de mort, touchant doucement de la main sa perruque, elle me dit. d'une voix affaiblie :

- Tu vois, la vieille avait raison.
- Quelle vieille ?
- Celle du magasin, là.

Histoire de la Lune, Patricia Grace
Dans *Des petits trous dans le silence.*

pages 121-122

Tôt le lendemain matin, les gens sortirent des *whare moe* en se demandant ce qui avait pu arriver à Rona. Certains avaient attendu l'eau toute la nuit. Ils se lancèrent sur ses traces le long du sentier et arrivèrent bientôt à l'endroit où elle était tombée. Ils trouvèrent les calebasses brisées et virent la terre retournée où l'arbre avait été déraciné. Ils virent du sang sur le sol et crurent d'abord que Rona avait été tuée et enlevée par l'ennemi.

Ce fut un enfant qui, s'exclamant et pointant du doigt, attira leur attention sur Rona qui était entraînée vers le ciel agrippée à un arbre, sa cape et ses longs cheveux formant une traîne derrière elle, deux calebasses encore attachées à sa taille. Ils passèrent cette journée-là à la regarder voyager et, à la nuit tombée, ils la virent là-haut, emprisonnée au beau milieu de la lune.

Au début, ils crurent qu'elle avait été avalée et que la lune la digérait lentement. Ils s'attristaient de son sort. Mais pendant les mois qui suivirent, alors qu'ils observaient la lune décroître, se cacher pour un temps, puis réapparaître et accroître graduellement, ils s'aperçurent que Rona n'avait pas été avalée du tout et espérèrent qu'un jour Lune la leur rendrait.

Rona comprit rapidement que Lune ne la libérerait jamais et qu'elle ne reverrait plus ses enfants ou sa tribu, aussi décida-t-elle de tirer le meilleur parti de cette situation. Sa nouvelle demeure était confortable et spacieuse et elle se rendit compte que l'anxiété et le stress y étaient inconnus. Il lui était possible de s'y détendre. Elle nota également que la guerre, bien qu'inventée par les atua au temps de la séparation des Grands Parents, avait eu tôt fait d'être pratiquée exclusivement par les habitants de la terre, les gens de son espèce, comme faisant partie intégrante de leur identité. La guerre n'était désormais exécutée que sur fond de paysage terrien. Elle était heureuse d'être au-dessus de tout cela.

La famille de Rona mit du temps à accepter qu'elle ne leur reviendrait jamais. Elle pensait au début que Rona s'était faite la domestique de Lune. Certains prétendaient la voir balayer le sol de Lune ou allumer ses lampes et bougies. D'autres disaient qu'elle ramassait le bois de Lune, secouait sa literie, ou astiquait les anneaux de la lune.

Mais au bout de plusieurs générations, les gens décidèrent que leur ancêtre, Rona, n'était pas la domestique de Lune après tout. Ils l'observèrent assise à la fenêtre de Lune.

Ils la virent danser dans plus d'une pièce. Ils virent que ses cheveux avaient été rassemblés en un haut chignon digne d'une personne de haute lignée et parés de longs peignes.

Ils comprirent que Rona et Lune étaient devenues d'intimes compagnes, qu'elles ne faisaient qu'une, qu'ensemble elles alignaient les saisons, qu'elles enroulaient et déroulaient les marées.

Louisette, Chantal T. Spitz

Dans et la mer demeure

pages 63-64

Louisette n'aime pas la maison de ses parents plutôt délabrée avec une douche dans un coin du jardin et des toilettes un grand trou dans la terre à peine protégé des regards par de vieilles tôles rouillées

Louisette n'aime pas sa nouvelle vie où elle est l'aînée de la fratrie et devient très vite la bonne à tout faire après l'école et le souffre-douleur de sa mère qui l'oblige de dormir sous la table à manger sans oreiller sans couverture de manger les restes de la famille parfois pourris et le père silencieux qui semble craindre sa femme ses foudres ses violences ses menaces se résignant aux misères endurées par sa fille dont il a réclamé sans cesse le retour depuis la mort de la grand-mère femme-sorcière

Louisette aime bien l'école qui ne l'aime pas elle mange des yeux la maîtresse qui reste aveugle à sa présence elle a soif de ses camarades tout propres qui vomissent son indigence son corps marqué qui clame la brutalité familiale reste inaperçu de tous les enseignants qui traversent sa vie sans l'entrevoir comme si sa misère misérable minable miteuse est un outrage à leur lustre

Louisette aime bien l'école qui la tient à l'abri momentané des fureurs maternelles des démissions paternelles des malveillances fraternelles elle aime le déjeuner unique repas de la journée qui calme sa faim

elle apprend à lire malgré sa transparence à écrire en dépit de l'indifférence à compter outre la négligence elle apprend pour un regard elle apprend pour un sourire elle apprend pour se donner existence

son parcours scolaire s'ensable dans un Centre des Jeunes Adolescents qui échoue à la sauver des mauvaisetés de son sort et sa déscolarisation précoce ne gêne personne